

tés nombreux arrivaient des principales villes, et se rendaient au Panthéon, où se débitèrent les discours les plus violents, et se commirent les plus monstrueuses profanations.

A la suite de ces événements, on contremanda le départ des trains qui devaient amener à Rome le dernier contingent du pèlerinage ouvrier. En France, M. Ribot a écrit une circulaire aux évêques, les invitant à s'abstenir pour le moment de favoriser les pèlerinages, et le Saint Siège lui-même a jugé que dans de pareilles circonstances, il valait mieux renoncer à remplir les programmes. Ce qui a servi de prétexte à tous ces soulèvements tumultueux, se réduit donc à *trois mois*, inopportuns peut-être, mais assurément inoffensifs, écrits par un jeune italien, dans le registre du Panthéon. Tout le reste est de pure invention.

La rapidité vertigineuse avec laquelle on a su répandre, par toute l'Italie, les rumeurs les plus propres à amener la populace, montre bien d'ailleurs qu'on est en présence d'un coup monté, préparé à l'avance, et pour l'explosion duquel le moindre fait devait servir de prétexte.

D'un événement de cette gravité, découlent d'éloquents enseignements sur la situation intolérable faite à Rome au chef de l'Eglise et aux catholiques en général.

Les masques sont définitivement tombés, et les plus indifférents sont forcés d'admettre que la fameuse loi des garanties, dépendante de l'arbitraire italien, n'est qu'un leurre ; le Souverain Pontife, renfermé dans son palais, peut à peine s'y défendre contre les menaces des sectaires, et, un jour ou l'autre, il peut être livré à leur fureur ; dès maintenant il n'a plus la liberté de recevoir les fidèles qui voudraient lui offrir leurs hommages, et la Ville Eternelle semble devenue un repaire de brigands.

Après 20 ans, voilà donc tout ce que l'Eglise, le Pape et les catholiques retirent des promesses et des protestations hypocrites du gouvernement usurpateur.

Non, pour être libre, le chef spirituel des catholiques du monde entier ne doit être sous la dépendance d'aucun gouvernement.

---

Dans une des nombreuses rencontres auxquelles prirent part les mobiles du Finistère, on donna l'ordre aux hommes de se coucher à plat ventre pour éviter l'ouragan de balles qui passaient sur leurs têtes, « L'Aumônier restait debout, et à un officier qui lui disait de se coucher, il répondit : Pardon, commandant, je dois rester debout pour les bénir. »